



REVUE DE PRESSE

>Théâtre

Le Goût du faux et autres chansons

La Vie brève - Jeanne Candé





43^e édition

JEANNE CANDEL

Le Goût du faux et autres chansons

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistant : Maxime Cheung
Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

RADIO

Lundi 1 décembre :

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte

Invité : Table ronde critique autour du *Goût du faux et autres chansons* mis en scène par Jeanne Candel avec Philippe Chevilley (Les Echos) et Joëlle Gayot (France Culture)

Diffusion : de 21h à 22h

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-la-dispute-spectacle-vivant-le-gout-du-faux-et-autres-chansons-de-jeanne-candel-et-la-ville>

Lundi 8 décembre

Radio Campus / Pièces détachées / Christine Armenge

Sujet : *Le Goût du faux et autres chansons* de Jeanne Candel

Diffusion : 20h à 21h

Lien : <http://www.radiocampusparis.org/2014/12/un-poete-du-reel/>

PRESSE

Le supplément Inrocks – 10 septembre
Libération – 16 septembre
M le Monde – 19 septembre
L'Express Styles – 26 novembre
Le Monde – 28 novembre
Les Echos – 1 décembre
Théâtrorama – 1 décembre
Rue 89 – 1 décembre
Hotellothéâtre – 1 décembre
Un Fauteuil pour l'Orchestre – 2 décembre
Mediapart – 5 décembre
Webthéâtre – 8 décembre
Libération – 10 décembre

théâtre



Philippe Garcia pour Les Inrockuptibles

Les métamorphoses

Adepte d'une démarche collective impliquant activement les acteurs dans la création, **Jeanne Candel** interroge l'origine du monde dans un spectacle musical facétieux. **par Hugues Le Tanneur**

Qui trop embrasse mal étreint. L'infini, par exemple, ne se laisse pas facilement délimiter. Quant aux origines, n'en parlons pas – ou si, justement. D'où venons-nous ? A cette question, Jeanne Candel n'a pas de réponse, mais compte offrir quelques pistes de réflexion. C'est d'ailleurs de cela, entre autres, que parle son nouveau spectacle, *Le Goût du faux et autres chansons*. "Quand on a commencé les premières sessions de travail, j'ai senti que le sujet était tellement vaste qu'on en était comme écrasés ou assommés, tant

c'était vertigineux. Du coup, on a travaillé sur le vertige", raconte Jeanne Candel. Voilà comment, en peu de mots, se profile une méthode faite d'intuitions et de rebondissements où se perdre est aussi un moyen d'avancer.

Dès ses débuts, cette comédienne passée aujourd'hui à la mise en scène a révélé des talents hors du commun pour mettre sur pied des spectacles à la plasticité quasi organique. *Robert Plankett* ou *Le Crocodile trompeur*, d'après *Didon* et *Enée* de Purcell, mis en scène avec Samuel Achache, offrent les exemples rares d'une

écriture protéiforme élaborée à partir du plateau. Un travail collectif fait d'allers et retours à partir d'improvisations dont la forme s'affine peu à peu. On cherche, on invente, on accumule et puis on élague, à la façon d'un sculpteur ou d'un jardinier. Jeanne Candel parle "d'effacement".

C'est pendant les répétitions du *Crocodile trompeur* qu'est née l'idée de ce nouveau spectacle. Pour se documenter sur le XVII^e siècle, Jeanne Candel s'est plongée dans la fabuleuse encyclopédie qu'est *L'Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton. De là, elle s'est

ournée vers les XVI^e, XV^e et XIV^e siècles, découvrant notamment dans les écrits de l'historien d'art Aby Warburg comment Léonard de Vinci aurait fréquenté assidûment *Les Métamorphoses* d'Ovide. *Le Nachleben* – la survivance des images selon Warburg – opère dans le spectacle par le jeu des métamorphoses.

"Je m'intéresse beaucoup à la question de l'analogie, ce qui autorise des glissements d'une forme à une autre, des transformations à vue. L'espace est une donnée essentielle dans la façon dont j'envisage la mise en scène." L'espace sera double dans *Le Goût du faux et autres chansons*. D'un côté, un atelier d'artiste, cabinet d'alchimiste, laboratoire ou cuisine ; de l'autre, un jardin originel ou jardin des délices. "Il s'agit d'interroger la façon dont on se représente le monde, d'où la notion de faux et d'artifice, inhérente au fait de représenter. Mon rêve serait de pouvoir construire deux formes différentes à partir du matériau initial. Comme deux spectacles qu'on jouerait un soir sur deux en contrepoint. Mais rien n'est encore sûr." ■

Le Goût du faux et autres chansons

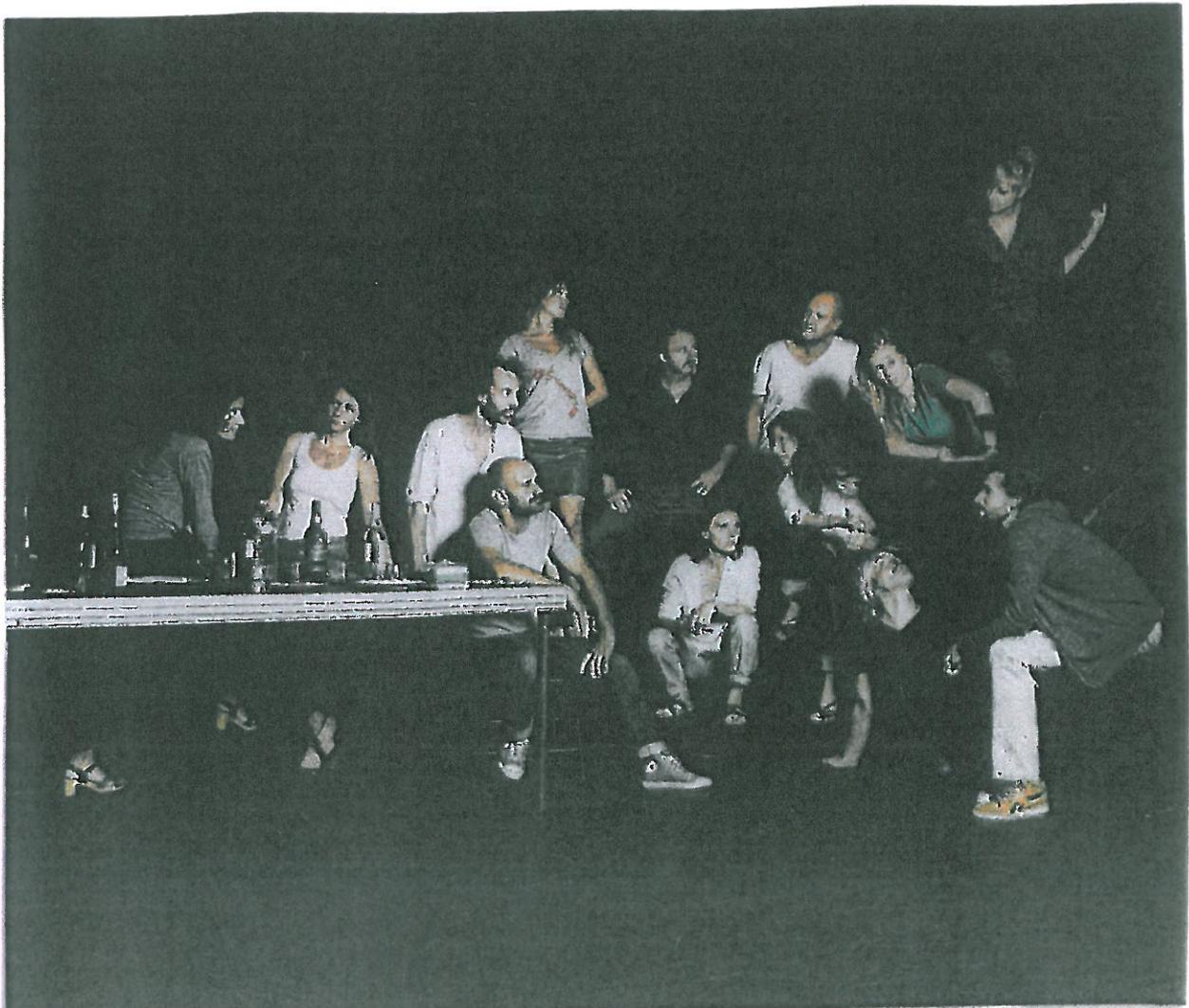
mise en scène Jeanne Candel, **du 24 novembre au 13 décembre au Théâtre de la Cité internationale**, Paris XIV^e, tél. 01 43 13 50 50, www.theatredelacite.com

Festival d'Automne à Paris, tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

LIBERATION – 16 septembre 2014

Nombre de jeunes metteurs
en scène revendiquent le travail
de groupe. Rencontre avec Julie
Deliquet et Jeanne Candel.

Nouveaux transports collectifs



Le collectif In Vitro, emmené par Julie Deliquet (chemise blanche, assise au centre) PHOTO FRÉDÉRIC STUCIN

«Collectif»: le mot revient dans le programme du Festival d'Automne concernant plusieurs troupes à l'affiche. Explicitement dans le cas de l'équipe réunie autour de Julien Gosselin – collectif Si vous pouviez lécher mon cœur – ou de Julie Deliquet – Collectif In Vitro. De façon sous-jacente pour d'autres: Le singe, nouveau nom de la compagnie de Sylvain Creuzevault, s'inscrit dans la lignée du Collectif d'ores et déjà. La Vie brève, la compagnie de Jeanne Candel, a vu

le jour à l'occasion d'un spectacle – Robert Plankett – écrit avec ses acteurs. Entre tous, des points communs: l'âge – entre 25 et 35 ans –, la revendication du groupe, le désir d'indépendance vis-à-vis des institutions. Et aussi le rassemblement autour d'un(e) metteur(e) en scène fédérateur(trice).

Exigence. Le phénomène n'est pas nouveau, qui voit, à intervalles réguliers, le théâtre se régénérer en réinventant l'utopie de la troupe. Utopie que certains parviennent à faire durer: à l'affiche

du Festival d'Automne, le Théâtre du Radeau, fondé en 1978, constitue pour la génération montante une référence absolue, sinon esthétique, du moins en termes d'exigence et d'autonomie artistiques.

Autre caractéristique: ils sont de plus en plus souvent animés par des femmes. Invitées pour la première fois du festival, Julie Deliquet et Jeanne Candel ont volontiers accepté de parler de leur façon de travailler. La première s'exprime seule, la deuxième est venue avec deux compagnons de route – Samuel Achache, qui a aussi travaillé avec Creuzevault, et Laure Mathis.

Ce qui les rassemble, c'est d'abord la volonté, au sortir des écoles de théâtre, d'inventer des projets à plusieurs plutôt que de courir les castings. «Je n'étais pas faite pour un parcours solitaire», explique Julie Deliquet qui, après l'école du Studio Théâtre d'Asnières puis celle de Jacques Lecoq, se lance dans la mise en scène. «Mais quelque chose me manquait. Je trouvais toujours que les répétitions étaient beaucoup plus passionnantes que les représentations». Pour Jeanne Candel, Samuel Achache et Laure Mathis, qui étaient ensemble au Conservatoire à Paris, le délice est venu d'un

scène hongrois Arpad Schilling. «Il mettait l'acteur au centre et le considérait comme le créateur», résume Laure Mathis. «Il était impressionnant, brillant, tout en nous responsabilisant», précise Samuel Achache.

«Labo». En commun encore, la référence au laboratoire. «Créer la vie, c'est ce que je voulais», dit Deliquet pour expliquer le choix de In vitro pour son groupe. «Labo», c'est le terme utilisé par Candel pour qualifier son travail avec les acteurs. Autre convergence, des temps de

«Créer la vie, c'est ce que je voulais», dit Julie Deliquet pour expliquer le choix de In vitro pour son groupe.

répétition hors normes (plusieurs mois) et laissant une large part à l'improvisation. Mais les méthodes diffèrent. Marquée par Pina Bausch, Jeanne Candel en a retenu le principe des «questions» aux interprètes: des impros à partir d'un mot, une image, une situation. Dès son premier projet collectif, Julie Deliquet a expérimenté une méthode radicale. «Pour travailler sur Derniers remords avant l'oubli, de Jean-Luc Lagarce, nous sommes partis dans une maison de campagne. Les acteurs

saient leurs personnages. Je leur ai demandé d'habiter la maison. Cela a duré sept heures, sans indices extérieurs de théâtre, mais je savais qu'ils étaient en train de jouer.»

Avec le temps, Deliquet a peaufiné une façon de travailler qu'elle apparente au plan séquence du cinéma. Et en a tiré quelques règles: «Je prépare en amont; j'attaque rarement une répétition dans une salle; je n'interromps jamais la répétition; j'y fais entrer des non-acteurs, par exemple des voisins venus emprunter un outil; je ne prends

jamais de notes; à la fin, je peux leur parler quatre heures sans m'arrêter.» Candel parle, elle, d'une «dramaturgie par

l'action»: «Construire et jouer en même temps, puis se demander quoi déconstruire. Se reposer sans cesse la question du fond et de la forme. C'est insoluble et passionnant.»

R.S.

**DES ANNÉES 70
À NOS JOURS** ms **JULIE**

DELIQUET au Théâtre des Abbesses et au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, du 18 septembre au 12 octobre

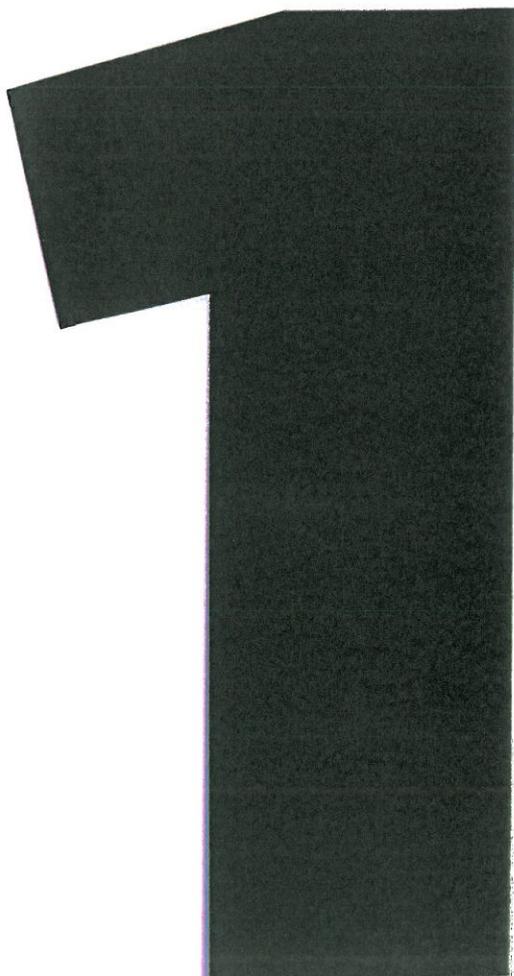
LE GOÛT DU FAUX ET

AUTRES CHANSONS

ms **JEANNE CANDEL**

Théâtre de la Cité internationale,

M La Culture



Focus

L'AUTOMNE À TIRE D'ELLES

La scène, univers masculin ?
Le Festival d'automne de Paris
s'efforce de démontrer le contraire
en conviant une pléiade de
metteuses en scène. Hasard ou
coïncidence, la question du genre
est au centre de cette 43^e édition.

Par Clémentine Gallot





La culture

IL Y A LES HABITUÉS, comme Bob Wilson et Romeo Castellucci. Mais la 43^e édition du Festival d'automne connaît aussi cette saison des figures féminines émergentes. Qui abordent comme un leitmotiv dans la moitié de leurs spectacles des problématiques de sexe et de genre, avec un objectif en tête : perturber. Comme la dramaturge féministe Young Jean Lee, qui s'épanouit dans la confrontation : « *En tant qu'artiste, cela ne m'intéresse pas que le public se sente chez lui, préissent cette Américano-Coréenne de 40 ans. J'ai grandi dans une petite ville très conservatrice de l'Etat de Washington. Et même dans ma communauté artistique aujourd'hui, l'autocritique est nécessaire.* » Cette figure du théâtre expérimental new-yorkais, auteure de plusieurs spectacles radicaux autour des questions de race et de genre (dont *Untitled Feminist Show*), présente à Paris une nouvelle pièce, cette fois sur la masculinité, *Straight White Men* (en français, « hommes hétérosexuels blancs »). Avec, sur le plateau, quatre acteurs dans un salon familial. « *Je n'ai rien de nouveau à ajouter sur la domination masculine, on connaît la chanson, constate-t-elle. En revanche, la pièce m'en a appris davantage sur ma propre condition, mes privilèges et la manière dont le patriarcat blanc et hétérosexuel fait partie intégrante de nous, qu'on le veuille ou non. Le but est que l'identification avec les quatre personnages sur scène mette mal à l'aise le spectateur.* » Pour les « trublionnes » du collectif berlinois She She Pop, invité au Théâtre des Abbesses, la féminité est depuis la fin des années 1990 au cœur d'une performance très politisée. C'est accompagnés de leurs pères que les six performeuses et un garçon sont partis en tournée avec *Testament*, spectacle qui les a fait connaître en 2010. Aujourd'hui, ils revisitent *Le Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky et dansent, avec leurs mères cette fois, le sacrifice immémorial des femmes sur l'autel du patriarcat. En donnant la parole à des femmes plus âgées, les She She Pop entendent faire la peau aux représentations archaïques de la maternité : « *Le fantôme de la mère nourricière entièrement dévouée à ses enfants est encore*

très présent dans la société allemande », indique Sebastian Bark, seul homme de la troupe. Les *Mutti* (mamans) investissent le plateau par l'intermédiaire de vidéos projetées pendant la pièce : « *Notre intuition a été de travailler avec de grandes images qui servent à éclairer un paradoxe. Nos mères existent en tant que personnes mais ce sont aussi nos projections. Pour déconstruire toutes ces idées reçues, nous leur offrons la scène* », conclut-il.

CÔTÉ FRANÇAIS, LES METTEUSES EN SCÈNE Éléonore Weber et Patricia Ailli cultivent également le maïaise. Leur théâtre de recherche documentaire va à la rencontre des normes, sexuelles, sociales et langagières. Ainsi, dans leur pièce *La fin de l'origine du monde*, l'œuvre de Gustave Courbet était revisitée et détournée. Leur nouveau spectacle, *Natural Beauty Museum*, brasse toujours ces questions de nature et de culture, au musée, cette fois. Les acteurs arpentent des salles de musée étrangement vides et paisibles. « *Nous formulons l'hypothèse que le rapport à la nature se serait substitué au rapport à l'art*, détaille Éléonore Weber. *Un retour à l'ordre naturel, qui est à nos yeux une menace.* » Lors du mariage pour tous, l'on a invoqué le recours aux arguments naturalistes et essentialistes », rappelle Patricia Ailli.

Pour les She She Pop, les metteuses en scène restent trop rares de l'autre côté du Rhin. « *Les rapports de pouvoir entre hommes et femmes que l'on met en scène sont le reflet de notre environnement professionnel, où il y a encore beaucoup à faire*, s'impatiente Sebastian Bark. *Au début, il était important pour nous d'alerter la conscience du public, c'était un acte politique, un défi. Heureusement, le public berlinois est de plus en plus réceptif à ces questions.* » Dans son milieu déjà marginal au sein du théâtre américain, tout le monde est traité de la même manière », tempère Young Jean Lee, qui revendique une « *approche très masculine, voire agressive* ». En ce qui concerne le théâtre public français, Éléonore Weber est catégorique : « *Je suis favorable aux quotas, dans une perspective égalitaire. Même si, on ne va pas se le cacher, ce n'est jamais très agréable...* »

FESTIVAL D'AUTOMNE, JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE. TÉL. : 01-53-45-17-00, WWW.FESTIVAL-AUTOMNE.COM



En revisitant *Le Sacre du printemps*, les Berlinoises de She She Pop (à gauche) entendent critiquer la représentation archaïque de la maternité. Tandis que *Straight White Men* (ci-dessus), de la dramaturge féministe Young Jean Lee, dissèque le patriarcat blanc et hétérosexuel.

Le Goût du faux et autres chansons

*De Jeanne Candel.
Cité internationale, Paris (XIV^e).
Jusqu'au 13 décembre, dans
le cadre du Festival d'automne,
à Paris. Puis en tournée. ★*

Tout commence bien sur l'immense plateau encombré d'accessoires et de machineries en tout genre (piano, poulie, tables...), comme c'est la mode chez la génération montante. L'humour est là, d'emblée, avec un zeste d'absurde et pas mal d'intelligence. Composé en une succession de morceaux théâtraux plus ou moins savoureux, le spectacle commence par le meilleur : le décryptage d'un tableau flamand, vivant et musical. Inégale, la suite se partage entre exercices d'élèves façon Jacques Lecoq et pot-pourri de saynètes nées du travail collectif. Un bon début pour ces jeunes comédiens, mais, faute d'une vision forte, pas de quoi justifier le label Festival d'automne. **L.L.**

Poétique bazar, de la Renaissance au cosmos

« Le Goût du faux et autres chansons », de Jeanne Candell, mêle avec brio le sublime et le trivial

THÉÂTRE

Une salle hilare et en lévitation, et ce avec un spectacle sans grosses ficelles comiques ni gros sabots potaches... Voici le petit miracle opéré au Théâtre de la Cité internationale, à Paris, par Jeanne Candell, une metteuse en scène qui n'est pas la moins douée, dans toute cette constellation de la « nouvelle vague » scénique française que le Festival d'automne a choisi de mettre en avant cette année.

La jeune femme (35 ans) avait déjà signé, avec sa compagnie La Vie brève, un des plus jolis succès critique et public de l'hiver 2013 : *Le Crocodile trompeur*, version jazzy et déjantée du *Didon et Enée* de Purcell. Elle devrait réitérer avec *Le Goût du faux et autres chansons*, au vu de l'accueil on ne peut plus enthousiaste réservé à son spectacle lors des premières représentations.

Esprits (trop) rationnels s'abstenir. *Le Goût du faux* est encore plus irracontable que ne l'était *Le Crocodile*. Ce que l'on peut dire tout de même, c'est que trois « histoires » principales s'y mêlent, ou plutôt s'y juxtaposent.

Où il est question, d'abord, d'un tableau hollandais du XVII^e siècle, représentant un homme jouant de la viole de gambe et un autre du

clavecin ou du virginal, en compagnie d'une jeune chanteuse et d'un mystérieux individu dont on ne sait s'il sort ou entre dans le cadre, et tenant dans la main un non moins mystérieux objet de forme ronde (les amateurs de jeux pourront s'amuser à chercher si ce tableau existe réellement).

Scarabée rouge

L'on suit ensuite les (més)aventures d'un écrivain plutôt en panne mais néanmoins sybarite, qui reçoit chez lui, autour d'un bon plat mijoté en direct sur le plateau du théâtre, sa sœur et le nouveau petit ami de celle-ci, de retour des États-Unis. Fan d'Elvis Presley, le petit ami, qui est documentariste, souhaite réaliser un film sur un lac sibérien au fond duquel vivrait le Léviathan, en chair et en os, si l'on peut dire. L'écrivain lui fait remarquer que le Léviathan est un mythe, et qu'un mythe n'est pas fait pour être trouvé, provoquant l'incompréhension courroucée de son interlocuteur.

Le troisième fil rouge du spectacle met en scène deux cosmonautes russes en mission dans l'espace, et communiquant avec la planète Terre, via la télévision, un soir de réveillon de 31 décembre. A partir de là partent bien d'autres rhizomes, selon le mot cher au philosophe Gilles Deleuze. Ce n'est

Des moments provoquent un rire irrépressible, à l'image de cette parodie « low tech » du film « Gravity »

pas tant les histoires racontées qui comptent ici (quoique), que la manière dont Jeanne Candell, avec ses excellents interprètes, co-auteurs du spectacle, invente une poésie de plateau à la fois absurde et drôle, dans la lignée de celle du grand metteur en scène suisse Christoph Marthaler. La jeune femme a un vrai talent pour créer des bulles d'air, de vide, des situations surréalistes qui font déraiper une réalité devenue décidément trop triviale et pragmatique.

Cela donne des moments qui provoquent un rire irrépressible, à l'image de cette parodie « low tech » du film *Gravity*, bricolée avec les moyens du théâtre, à savoir une petite station spatiale pliante style jeu d'enfant et... des corps dans l'espace. Et d'autres étranges, comme quand un scarabée rouge s'échappe du fameux tableau hollandais, évoquant les

nombreuses exégèses – celles de l'historien d'art Daniel Arasse notamment – sur la présence des mouches dans la peinture flamande, et l'amour du détail, que partage Jeanne Candell.

Alors petit à petit, dans le patchwork apparent et la foutraquerie jamais gratuite, *Le Goût du faux et autres chansons* finit par prendre tout son sens, s'interrogeant, à sa façon aérienne et gracieuse, sur la création, le faux et le vrai, le mentir-vrai de l'art et les vraies fausses valeurs artistiques de notre époque. Son élégance est de le faire avec autant de fantaisie que d'émotion délicatement retenue. Jeanne Candell connaît la chanson. ■

FABIENNE DARGE

Le Goût du faux et autres chansons, par Jeanne Candell et sa compagnie La Vie brève. Festival d'automne, Théâtre de la Cité internationale, 17, bd Jourdan, Paris 14^e. Lundi, mardi, vendredi et samedi à 20 h 30, jeudi à 19 h 30, jusqu'au 13 décembre. Tél. : 01-43-13-50-50. De 7 € à 22 €. Durée : 2 heures. Puis tournée de février à avril 2015, au Théâtre Garonne de Toulouse, au Théâtre de Vanves (Hauts-de-Seine) et au Phénix-scène nationale de Valenciennes (Nord).

Le patchwork existentiel hilarant de Jeanne Candèl

Si on a le goût du baroque, de l'énigme philosophique et du rire « quantique », on s'embarquera sans hésiter dans le bateau ivre de Jeanne Candèl, « Le Goût du faux et autres chansons », un voyage surréaliste théâtral et musical de deux heures et des poussières au Théâtre de la Cité internationale.

Dans son précédent spectacle, « Le Crocodile trompeur », la dramaturge, adepte d'une « écriture de plateau », partait de l'opéra de Purcell « Didon et Enée » pour raconter un monde cruel et drôle, empêtré dans ses sentiments et son questionnement sur les origines. Ici pas d'œuvre dominante. « Le Goût du faux » s'est élaboré à partir d'un patchwork de matériaux : la peinture classique, « Les Métamorphoses » d'Ovide, la Genèse, les écrits de Borges ou de l'historien d'art Aby Warburg, des textes scientifiques, des documents de la Nasa, des airs baroques et pop... Le tout dans un décor de bric et de broc.

Il n'est pas question d'un quiz pour initiés – tout marche par associations d'idées et certaines références sont quasi subliminales. Les saynètes surréelles à la Pina Bausch, souvent cruelles – une femme se farcit la tête de légumes avant de la mettre dans le

THÉÂTRE
Le Goût du faux et autres chansons

de Jeanne Candèl
Festival d'Automne à Paris. TCI (01 53 45 17 17), jusqu'au 13 décembre, 2 h 15.

four ; une autre fait mine de s'arracher les yeux pour les servir dans un cornet de glace – alternent avec des scènes de vaudeville post-moderne, où un écrivain dépressif se bagarre avec le petit ami de sa sœur, documentariste et fan d'Elvis...

Le spectacle part dans tous les sens, explore « l'enfance de l'art » suggérée par un tableau de maître, les mystères de la création (la collecte d'ADN) et du chaos originel (la « pêche » au Léviathan), jusqu'à nous faire tutoyer l'infini, avec d'irrésistibles cosmonautes en apesanteur.

Le combustible du rire

L'ensemble peut apparaître un brin vain et décousu. Mais ce désir de représenter coûte que coûte les mystères de l'être et de l'art a quelque chose d'héroïque et de touchant. D'autant que chaque comédien-chanteur-musicien est remarquable – de naturel, de virtuosité et d'invention comique. Le rire est le combustible de Jeanne Candèl. Mais, derrière les clowneries, pointe la mélancolie – des cosmonautes flottant dans la galaxie, de l'homme perdu dans l'univers, de l'écrivain en panne d'inspiration. Entre rire et chansons, « Le Goût du faux » nous confronte à l'inachevé, à l'irrésolu. — Ph. C.



Le tissu-monde de Jeanne Candel
(<http://www.theatrorama.com/2014/12/le-tis-monde-de-jeanne-candel/>)

CATHIA ENGELBACH

DÉCEMBRE 1, 2014

0

Il y a une infinité de scènes sur scène, un univers baroque fait de sols sous-sol et de plafonds sur-plafond, de coulisses apparentes, de costumes, de siècles, de gramma de registres de langues qui se télescopent. Jeanne Candel se sert des artifices des récit

THEATRORAMA - 1 décembre 2014

fondateurs pour saisir des instants de naissances illimités. C'est à la fois incohérent, bordélique, inclassable et parfaitement génial : c'est la couture d'un monde en train de se rapiécer, le fil d'une œuvre en train de se dérouler.

« Le Goût du faux » est avant tout celui du décalage, par un assemblage de tableaux qui reviennent sur eux-mêmes. Dans une galaxie très très lointaine : des images au ralenti perdues dans l'espace occupées à figurer l'amitié franco-russe. Dans un temps très très ancien un trio tout cordes, vent et organes contrariés qui peine à s'accorder et à trouver le « la cantate. Un peu plus proche : une entertaineuse à paillettes qui nous somme d'entrer dans la danse. Encore plus près : une cuisine sanguinolente, celle du théâtre d'un « évier drame presque) qui recueille solitude et affres de la condition douloureuse d'un homme-artiste, autrement dit de toute création.

Au tout début de ce simili-capharnaüm, une pianiste emmêle ses notes et ses pans de son dans les aiguilles d'une machine à coudre ; autant dire que l'amorce est tout aussi délicate qu'affûtée, tant elle tend déjà vers sa propre perte. Mais l'intérêt est précisément là : dans ces fils qui se déploient à découvert, dans tout ce qui se montre, c'est-à-dire dans tout ce qui se voit comme dans tout ce qui paraît – ce qui, pour Jeanne Candel, revient à peu près au même.

Les fenêtres de l'autotélisme

« Le Goût du faux » est aussi une dissection en bonne et due forme des « chants », dont Jeanne Candel épiluche avec délectation chaque étymologie. Sur scène, le chant des différents personnages est primitif mais structurant, réveille Bible et mythes, littérature et science, s'intéresse aux coins de tables comme aux coins de toiles : c'est un réseau palindrome qui s'étire depuis les expériences réelles ou fictives, embrassant tout, renfermant toute chose dans son cercle.

« Le Goût du faux » avance par observations obsessionnelles, et par sensations serinée. Il faut « voir l'intérieur des choses » pour les empoigner, comme se ressentir homme et personnage de fiction tout à la fois, observateur observé, viseur visé. Il s'agit donc de créer pour plaire ou pour convaincre, à l'aide de motifs récurrents qui sont autant de symboles originels – le serpent, la pomme – que de prétextes pour écarquiller l'œil. Chaque personnage est ainsi une esquisse de la création qui s'expose, nu pour dire l'œuvre qui se crée ; il est pluriel et oxymore, ne cesse de gratter les couches d'un monde-palimpseste qu'il découvre neuf à chaque fois : « Tu assistes à des choses, tu vois le monde... Tout va recommencer

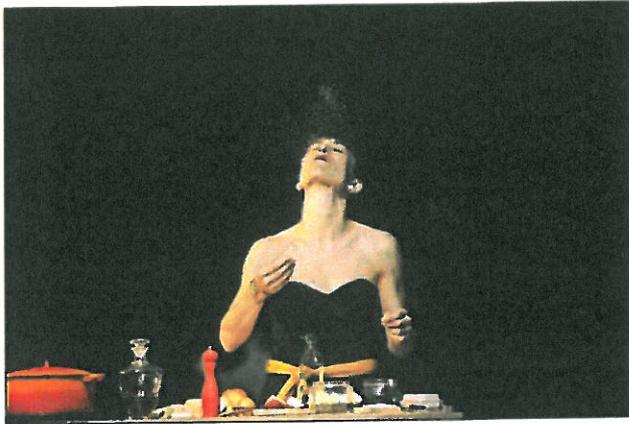
RUE 89 - 1 décembre 2014

Festival d'automne : Jeanne Candel soulèvera-t-elle le couvercle de la cocotte orange ?

J.-P. Thibaudat

chroniqueur

Publié le 29/11/2014 à 08h39



Scène de « Le goût du faux et autres chansons » (Jean-Louis Fernandez)

Avec sa compagnie La vie brève, [Jeanne Candel](#) aime faire du théâtre maison. Dans la maison où elle vient d'emménager, il y a un salon de musique en entrant à droite et, à gauche, une grande cuisine avec un beau plan de travail, une cuisinière, un évier, des produits, des épices, tout ce qu'il faut pour mitonner un bon dîner.

Côté salon, les musiciens, certains en habits des siècles passés, nous parlent de peinture et nous égaient de leur musique (piano, contrebasse, clarinette, flûte) accompagnés ou pas par une chanteuse lyrique. C'est très agréable.

L'écrivain cuisinier et la cocotte trompeuse

Côté cuisine, un type en jean et pull noir s'active : il assaisonne des morceaux de viande, coupe des oignons (odeur), jette tout cela dans une cocotte en fonte orange, la glisse dans le four. On salive.

Ainsi commence, plutôt bien, « Le goût du faux et autres chansons », une mise en scène de Jeanne Candel, un spectacle écrit au plateau (comme les précédents) avec et par les douze acteurs-chanteurs-musiciens de sa compagnie dont certains faisaient partie de son précédent spectacle (cosigné avec Samuel Achache) « le crocodile trompeur » d'après « Didon et Enée », un joli succès.

Pendant que je vous racontais tout cela, le temps a passé, le cuisinier – un écrivain connu en panne d'écriture – sort la cocotte en fonte du four avec un torchon pour ne pas se brûler les mains. On se dit qu'il va soulever le couvercle, que des odeurs vont embaumer le théâtre (comme au Théâtre de la Bastille où Damiaan De Schrijver et Peter Van den Eede reprenaient récemment leur increvable « [My dinner with André](#) »), mais non rien, il pose la cocotte et c'est tout. Jamais personne ne soulèvera le couvercle. Le spectacle de Jeanne Candel ressemble à cela actuellement : il est là en creux mais on n'en a pas encore soulevé le couvercle. Il lui manque son odeur, une saveur. Question de temps ? De contact avec le public ?

Il y a pourtant de bons produits comme disent les cuisiniers. Par exemple, côté cuisine, des citations sûres comme la scène des yeux crevés de Gloucester dans « Le roi Lear » de Shakespeare ou « la femme à la tête dans la cuisinière à gaz » venue du « Hamlet-Machine » de Heiner Müller, ou encore une façade de maison qui tombe empruntée à Buster Keaton. Des produits décongelés, soit, mais de qualité, ne faisons pas la fine bouche.

Côté salon, on nous offre un plat assez rare, le [Léviathan](#), avec la sauce qui va avec, ce que n'aime pas forcément le cuisinier qui n'aime pas qu'on fasse n'importe quoi avec ce plat de choix. D'ailleurs, ainsi cuisiné il s'avère un peu caoutchouteux le Léviathan, comme le ragoût de morse, pas narratif du tout, bien plus difficile à cuisiner que le « Didon et Enée » aux saveurs multiples du précédent spectacle.

Des gazouillis de ci de là

On a aussi droit à quelques amuse-gueules très amusants comme une chanteuse d'opéra fan d'Elvis Presley ce qui ne l'empêche pas d'être

RUE 89 - 1 décembre 2014

spéléo-stripteaseuse à ses heures. Ou encore, plus prévisibles, deux cosmonautes fêtant Noël depuis leur station spatiale en liaison vidéo-satellite avec leur famille restée à terre, avant de s'offrir une petite promenade digestive dans l'espace pour, au retour, être tancés par leur cheffe restée à Baïkonour.

Des choses comme cela qui ne cassent trois pattes à un canard sauvage, mais gazouillent de ci, de là. « Le goût du faux et autres chansons » rappelle un peu ces soirées after ou un kapouchnik (mot russe popularisé par le Théâtre de l'Unité) que les acteurs préparent pour l'anniversaire de l'un d'entre eux ou pour les soirs de dernière, et qui mêlent le nul au finaud.

C'est sympa comme une soirée entre copains. Avec ses hauts et ses bas. Ses plages de vacuité. Ses forts en dérisions (comme l'écrivain) mais aussi ses chieurs. On les aime bien, tous, là sur le plateau on a envie de boire des coups avec eux, mais si ce n'est pas trop demander, on aimerait un peu plus un peu plus d'obstination dans les propositions (personnages et situations) et m^me de folie. Alors on verrait peut-être un lapin en sauce ou en peluche ou à ressort, ou tout autre chose, sortir de la cocotte orange.

PRATIQUES

« Le goût du faux et autres chansons » par la Compagnie La vie Brève

de Gene Candel

à la Comédie de Valence est au Théâtre de la Cité internationale à Paris dans le cadre du Festival d'automne, les lun, mar, ven
de 19h30, jusqu'au 13 décembre. Puis du 5 au 13 février au Théâtre Garonne de Toulouse, le 26 février au Théâtre de Vanves,
et au Phénix de Valenciennes.

HOTTELLOTHEATRE - 1 décembre 2014

Le Goût du faux et autres chansons, mise en scène de Jeanne Candel

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez



Le Goût du faux et autres chansons*, mise en scène de **Jeanne Candel** de ***La Vie brève**

Jeanne Candel et son équipe nombreuse de la compagnie de la Vie brève a l'art d'accomplir, en matière de création, un travail rare de recherche et de laboratoire.

HOTTELLOTHEATRE - 1 décembre 2014

Figure emblématique – discrète et sûre –, à l'écoute des uns et des autres qui se révèlent sur le plateau des personnalités fortes et singulières, la metteure en scène tisse en aparté une toile scénique d'un fil précieux autant que solide qui fabrique la matière arachnéenne d'un spectacle fin, léger et volatile, qui avance en compositions éclatées, des « constructions post-dramatiques » qui ne reconnaissent ni situations identifiables, ni personnages scéniques, ni drame classique.

Les acteurs sont impliqués dans le processus d'écriture et improvisent durant les répétitions en direct, ou bien inventent des scènes à part qu'ils partagent ensuite devant le groupe.

Après la découverte, entre autres mises en scène, de *Robert Plankett* (2010), de *Some kind of monster* (2012) et depuis la révélation du *Crocodile Trompeur/Didon et Énée* d'après l'opéra de Purcell et d'autres matériaux avec Samuel Achache (2013), pour lequel elle reçoit le Molière du théâtre musical 2014, Jeanne Candel compose ses spectacles avec la présence de la musique.

Dans *Le Goût du faux et autres chansons*, les comédiens sont musiciens, et la brune et élégante Juliette Navis revient régulièrement jouer de son piano, vue de dos après qu'elle ait traîné de jardin à cour la longue traîne de sa robe, retenue par une machine à coudre actionnée sur le sol dans la résonance des piqûres de couture.

On la reverra plus longuement en animatrice décidée, robe longue moulante scintillante, micro en main, interpellant le public en anglais, auditoire dont elle moque les connaissances approximatives en langue étrangère, qui peuvent l'entraver.

Quant à la blonde Sarah Le Picard, chanteuse par ailleurs de la petite formation orchestrale sur scène, elle est une intervieweuse ironique en tenue de fête de réveillon de fin d'année, installée dans le haut de la salle, micro en main, qui pose des questions à deux cosmonautes russes en mission dans l'espace et communiquant avec la Terre grâce à la télévision. Ceux-ci sont peu loquaces et semblent bien se porter à l'intérieur de leur cabine, mimant des gestes et des poses physiques étranges, les jambes et les bras en lévitation tandis qu'ils sont assis.

Auparavant, une comédienne facétieuse apparaît, intrépide et un rien crâneuse et gouailleuse, en robe moulante, qui se met à danser furieusement, seins dénudés, puis qui se retrouve en petite tenue sous le plastique qui recouvre le plateau, mimant le monstre du Léviathan perdu et évoluant dans les eaux profondes de son lac.

La même figure réapparaît à d'autres moments, les mains bleues

HOTTELLOTHEATRE - 1 décembre 2014

comme des gants. Un couple semble vivre des moments difficiles, la femme est vive et dynamique, et l'homme, écrivain en souffrance, est plutôt passif et dépressif. La femme d'affaires lui propose un nouveau départ professionnel et artistique pour tous les deux en Amérique latine ; l'homme décline la proposition. Une autre femme dans sa cuisine, prend sa tête pour un plat de viande et avant de l'enfourner dans le four, elle jette, debout sur sa table de travail, des épices sur sa chevelure et introduit du persil dans ses oreilles. On revoit régulièrement les situations qu'on a pu saisir çà et là.

Les saynètes s'entrecroisent, délicates, travaillées et élaborées avec soin, et finissent par composer la belle toile initiale qu'on pressentait, légère et évanescente.

On aimerait que toutes ces improvisations un peu étirées lors de la représentation, fort riches et subtiles au moment de leur création sur la scène par leurs auteurs, finissent par composer les arcs d'une ombrelle solide ouverte en direction de la salle qui attend toujours un peu plus de sens, au-delà des rires amusés des spectateurs.

Véronique Hotte

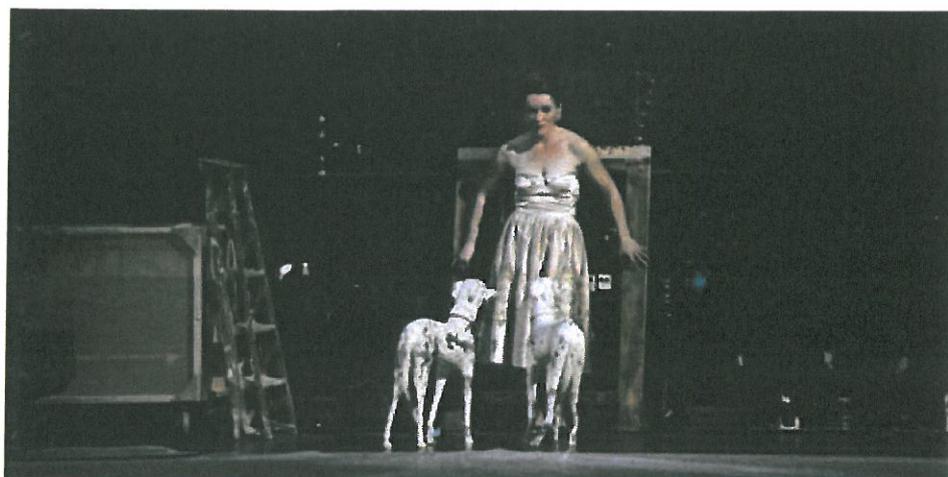
Théâtre de la Cité Internationale, avec ***Le Festival d'Automne***,
du 24 novembre au 13 décembre. Tél : 01 43 13 50 50 / 01 53 45 17
17

UN FAUTEIL POUR L'ORCHESTRE - 2 décembre 2014

« Le goût du faux et autres chansons » de Jeanne Candell au Théâtre de la Cité Internationale / Festival d'Automne à Paris

déc. 01, 2014 | Commentaires fermés

Article de Denis Sanglard



© Jean – Louis Fernandez

Complètement givré ! Une création collective azimutée où douze énergumènes avec un humour très pince-sans-rire vous embarquent dans une odysée hilarante sans queue ni tête. Ou presque. Jeanne Candell se pose gravement des questions. La genèse, la création, la conquête de l'espace... Sacré programme ! Mais les réponses apportées sont complètement barrées. C'est loufoque, absurde et d'un non-sens réjouissant. Mais attention ! Malgré ce côté complètement zinzin et décousu où se chevauchent trois histoires qui peut-être n'en font qu'une, c'est redoutablement intelligent et fort bien troussé. Et c'est par le bout du nez qu'elle nous mène justement. Les références volontaires et sérieuses abondent, matériaux d'une recherche, d'une quête des origines. La Bible, Ovide, la peinture classique, l'histoire de l'art, Borges, la Nasa... Et c'est donc logiquement qu'elle s'intéresse à l'infiniment petit, l'ADN, comme à l'infiniment grand, la conquête de l'espace. Tout ça donc participe de la Création, c majuscule ou minuscule c'est du pareil au même. Création qu'elle brasse, mouline, secoue et interroge par tous les bouts. Un creuset pour des images, des situations improbables et hilarantes qui tentent, non pas de donner une réponse à toutes les questions que se pose benoîtement Jeanne Candell, mais de démontrer au contraire que de réponses il n'y en a pas. Le doute demeure. Le Léviathan dort-il encore au fond de son lac de Sibérie ? Un tableau énigmatique ne livre pas tous ses secrets. Un écrivain est en panne sèche d'inspiration. Et pendant ce temps des cosmonautes tournent autour de la terre.

Les comédiens-musiciens sont parfaits, toujours chlo et sérieux, impeccables dans leurs démonstrations les plus improbables. Ce sont les Branquignols abordant la métaphysique, touchant sur Pina Bausch – c'est sans doute l'inspiration la plus visible. Ils font montre de talent et d'invention dans les situations les plus invraisemblables. Rien, jamais, de trop. Qu'une jeune femme s'enfoume, fourrée comme une dinde dans le four, qu'une autre s'énuclée pour de ses yeux faire deux boules pour un cornet ou encore qu'une dernière collecte méticuleusement son ADN, rien de trash. Jeanne Candell ne déborde jamais les limites du bon goût et c'est pire car on devine que derrière tout ça il y a comme une folie latente prête à exploser. C'est cette tension-là qui est jubilatoire. Ses personnages sont borderline sous le calme apparent et la panique. Ou la folie on ne sait, n'est jamais loin qui effleure à peine. Rien donc d'extraordinaire à les voir se mouvoir dans le burlesque ou la cruauté, car il y en a, avec autant de naturel et la même aisance qu'ils passent d'un air baroque à pop. Et c'est ce décalage qui provoque le rire secouant la salle pendant les quelques deux heures de cette création sérieusement déjantée.

Le goût du faux et autres chansons

15 DÉCEMBRE 2014 | PAR VÉRONIQUE KLEIN

ARTICLE

COMMENTAIRE

PARTAGER

Recommander

0

Tweeter

1



© charlotte corman

Une femme, sublime, traverse la scène. La longue traîne de sa robe se termine par une machine à coudre. La jeune femme s'installe au piano, elle joue de la pédale de la machine à coudre et la traîne disparaît. La première image du spectacle de Jeanne Candel, le goût du faux et autres chansons donne le ton. Le spectacle, à l'instar de la robe travaille les coutures. La belle disparaît.

Elle reviendra plus tard, dans une superbe combinaison pailletée chantant ce refrain « Si ce n'est que cela... » Si ce n'était que cela un spectacle ? Une suite de tableaux, dans le cas qui nous concerne, très réussie. Des acteurs, ils sont douze, formidables, débordants d'imagination et d'énergie. Il y a celle qui se mettra du persil dans les oreilles et se bardera le visage avant de se mettre la tête dans le four, ou cette autre qui en laborantine experte, dépose dans de petits flacons les éléments permettant de faire son test ADN. Ou encore, celle en robe dorée et mains bleues qui déploie l'étendue de son talent du flamenco au striptease burlesque. On aura un documentariste qui veut filmer le Léviathan, un auteur en panne d'inspiration, des astronautes russes qui s'adonnent à un remake de Gravity hilarant. On pourra reconnaître entre autres, des références à Heiner Müller, Ovide, Médée...Pina Bausch. La metteuse en scène fait théâtre de tout, elle est brillante, inventive, et prend soin de ne jamais plomber l'ambiance. Pourtant à force de dérision, on finit par se laisser porter gentiment. Le repas qui se prépare en début de spectacle par l'auteur dépressif ne sera jamais mangé, seul le vin est bu. C'est un peu notre état, une ivresse agréable, mais il nous manque le plat de résistance.

Le goût du faux et autres chansons jusqu'au 13 décembre.

Au théâtre de la cité internationale, dans le cadre du festival d'automne à Paris

Un collectif dynamique et créatif



Jeanne Candell a l'habitude de travailler à partir d'improvisations qui conjuguent des éléments puisés dans la matière vive apportée par les comédiens et ses propres propositions. C'était le cas pour son étonnant *Robert Plankett* (2010). Pour *Le Crocodile trompeur* (prix du syndicat de la critique 2014 dans la catégorie spectacle musical), elle avait en quelques sortes inversé le processus en s'appuyant sur *Didon et Enée* de Purcell.

Cette fois aussi elle a fait des propositions de départ (*Les Métamorphoses* d'Ovide, des textes scientifiques d'Aby Warburg, la Genèse) dont se sont emparés les comédiens dans des improvisations dont le moteur était multiple autour du thème crucial "d'où vient-on?". Le résultat est éminemment créatif, foisonnant, peut-être trop ; une telle profusion aurait exigé que l'ensemble soit plus structuré, presque corseté pour en assurer la cohérence. Il y a un côté volontairement foutraque, désordonné à l'image du plateau encombré d'un bric-à-brac digne d'un inventaire à la Prévert ; des éléments de cuisine cohabitent avec une énorme poulie en bois ; de très beaux dalmatiens montent la garde tandis qu'à l'avant-scène s'anime un tableau vivant inspiré de la peinture flamande ; un trio de musiciens commentant eux-mêmes la toile où ils sont représentés, avec références artistiques et bibliques, dans une scène, récurrente, particulièrement réussie.

Ainsi se succèdent des scènes illustrant la question existentielle qui préside au spectacle, où l'on croise, entre autres, un écrivain alcoolique et dépressif, des cosmonautes en mission qui dialoguent avec la terre à l'occasion de la fête de Noël (où ils apprennent que s'ils ne prennent pas de calcium, ils urineront leur masse osseuse et reviendront sur terre invertébrés...), une présentatrice de show à l'américaine affublée d'un drôle de traducteur, une furie mâtinée de Médée ou de Io, ou les deux. Bien que le spectacle soit inégal, on prend beaucoup de plaisir à cette folle équipée philosophique conduite par un metteur en scène qui pioche avec alacrité du côté de la créativité et emmenée par des comédiens tous très talentueux.

Le Goût du faux et autres chansons, mise en scène Jeanne Candel, scénographie Lisa Navarro, lumières, Vyara Stefanova, costumes Pauline Kieffer, de et avec Jean-Baptiste Azema, Charlotte Corman, Caroline Darchen, Marie Dompnier, Vladislav Galard, Lionel Gonzales, Florent Hubert, Sarah Le Picard, Laure Mathis, Juliette Navis, Jan Peters, Marc Vittecoq. Au théâtre de la Cité internationale jusqu'au 13 décembre, lundi, mardi, vendredi et samedi à 20h30, jeudi à 19h30 relâche mercredi et dimanche.

Rés : 01 53 45 17 17.



JEANNE CANDEL REHAUSSE «LE GOÛT DU FAUX» À PARIS

«Faire théâtre de tout»: au Théâtre de la Cité internationale, à Paris, la formule d'Antoine Vitez retrouve une épatante pertinence. Dans *le Goût du faux et autres chansons*, spectacle imaginé et mis en scène par Jeanne Candé et la compagnie La Vie brève, le «tout» est tour à tour et simultanément un tableau flamand du XVII^e siècle, une pièce de musique baroque, un réveillon de Nouvel An dans une capsule spatiale, un déjeuner qui tourne mal... Déjà signataires d'une première pièce prometteuse (*Robert Plankett*) et d'un spectacle musical particulièrement réussi (*le Crocodile trompeur/Didon et Enée*), Jeanne Candé et sa troupe confirment ici dans une veine où les références - Marthaler, Pina Bausch - sont aussi discrètes que bien digérées et où le loufoque le dispute à l'élégance. **R.S.** Par **JEAN-LOUIS FERRONDEL**.

«Le Goût du faux et autres chansons», ms de Jeanne Candé
Théâtre de la Cité internationale, 17 boulevard Jourdan, 75014
Dans le cadre du Festival d'automne. Jusqu'au 13 décembre
Rens : www.theatredelacite.com. Puis du 5 au 13 février au Théâtre
Garonne de Toulouse (31), le 26 février au Théâtre de Vanves (92)
les 9 et 10 avril au Phémx de Valenciennes (59)

Rue89

Chronique ambulante d'un amoureux du théâtre, d'un amateur de l'Est et plus si affinités.

Festival d'automne : Jeanne Candel soulèvera-t-elle le couvercle de la cocotte orange ?

J.-P. Thibaudat
chroniqueur

Publié le 29/11/2014 à 08h39



Scène de « Le goût du faux et autres chansons » (Jean-Louis Fernandez)

Avec sa compagnie La vie brève, [Jeanne Candel](#) aime faire du théâtre maison. Dans la maison où elle vient d'emménager, il y a un salon de musique en entrant à droite et, à gauche, une grande cuisine avec un beau plan de travail, une cuisinière, un évier, des produits, des épices, tout ce qu'il faut pour mitonner un bon dîner.

Côté salon, les musiciens, certains en habits des siècles passés, nous parlent de peinture et nous égaient de leur musique (piano, contrebasse, clarinette, flûte) accompagnés ou pas par une chanteuse lyrique. C'est très agréable.

L'écrivain cuisinier et la cocotte trompeuse

Côté cuisine, un type en jean et pull noir s'active : il assaisonne des morceaux de viande, coupe des oignons (odeur), jette tout cela dans une cocotte en fonte orange, la glisse dans le four. On salive.

Ainsi commence, plutôt bien, « Le goût du faux et autres chansons », une mise en scène de Jeanne Candel, un spectacle écrit au plateau (comme les précédents) avec et par les douze acteurs-chanteurs-musiciens de sa compagnie dont certains faisaient partie de son précédent spectacle (cosigné avec Samuel Achache) « le crocodile trompeur » d'après « Didon et Enée », un joli succès.

Pendant que je vous racontais tout cela, le temps a passé, le cuisinier – un écrivain connu en panne d'écriture- sort la cocotte en fonte du four avec un torchon pour ne pas se brûler les mains. On se dit qu'il va soulever le couvercle, que des odeurs vont embaumer le théâtre (comme au Théâtre de la Bastille où Damiaan De Schrijver et Peter Van den Eede reprenaient récemment leur increvable « [My dinner with André](#) »), mais non rien, il pose la cocotte et c'est tout. Jamais personne ne soulèvera le couvercle. Le spectacle de Jeanne Candel ressemble à cela actuellement : il est là en creux mais on n'en a pas encore soulevé le couvercle. Il lui manque son odeur, une saveur. Question de temps ? De contact avec le public ?

Il y a pourtant de bons produits comme disent les cuisiniers. Par exemple, côté cuisine, des citations sûres comme la scène des yeux crevés de Gloucester dans « Le roi Lear » de Shakespeare ou « la femme à la tête dans la cuisinière à gaz » venue du « Hamlet-Machine » de Heiner Müller, ou encore une façade de maison qui tombe empruntée à Buster Keaton. Des produits décongelés, soit, mais de qualité, ne faisons pas la fine bouche.

Côté salon, on nous offre un plat assez rare, le [Léviathan](#), avec la sauce qui va avec, ce que n'aime pas forcément le cuisinier qui n'aime pas qu'on fasse n'importe quoi avec ce plat de choix. D'ailleurs , ainsi cuisiné il s'avère un peu caoutchouteux le Léviathan, comme le ragoût de morse, pas narratif du tout, bien plus difficile à cuisiner que le « Didon et Enée »aux saveurs multiples du précédent spectacle.

Des gazouillis de ci de là

On a aussi droit à quelques amuse-gueules très amusants comme une chanteuse d'opéra fan d'Elvis Presley ce qui ne l'empêche pas d'être spéléo-stripteaseuse à ses heures. Ou encore, plus prévisibles, deux cosmonautes fêtant Noël depuis leur station spatiale en liaison vidéo-satellite avec leur famille restée à terre, avant de s'offrir une petite promenade digestive dans l'espace pour, au retour, être tancés par leur cheffe restée à Baïkonour.

Des choses comme cela qui ne cassent trois pattes à un canard sauvage, mais gazouillent de ci, de là. « Le goût du faux et autres chansons » rappelle un peu ces soirées after ou un [kapouchnik](#) (mot russe popularisé par le Théâtre de l'Unité) que les acteurs préparent pour l'anniversaire de l'un d'entre eux ou pour les soirs de dernière, et qui mêlent le nul au finaud.

C'est sympa comme une soirée entre copains. Avec ses hauts et ses bas. Ses plages de vacuité. Ses forts en dérisions (comme l'écrivain) mais aussi ses chieurs On les aime bien, tous, là sur le plateau on a envie de boire des coups avec eux, mais si ce n'est pas trop demander, on aimerait un peu plus un peu plus d'obstination dans les propositions (personnages et situations) et m[^]me de folie. Alors on verrait peut-être un lapin en sauce ou en peluche ou à ressort, ou tout autre chose, sortir de la cocotte orange.

Poétique bazar, de la Renaissance au cosmos

« Le Goût du faux et autres chansons », de Jeanne Candé, mêle avec brio le sublime et le trivial

THÉÂTRE

Une salle hilare et en lévitation, et ce avec un spectacle sans grosses ficelles comiques ni gros sabots potaches... Voici le petit miracle opéré au Théâtre de la Cité internationale, à Paris, par Jeanne Candé, une metteuse en scène qui n'est pas la moins douée, dans toute cette constellation de la « nouvelle vague » scénique française que le Festival d'automne a choisi de mettre en avant cette année.

La jeune femme (35 ans) avait déjà signé, avec sa compagnie La Vie brève, un des plus jolis succès critique et public de l'hiver 2013 : *Le Crocodile trompeur*, version jazzy et déjantée du *Didon et Enée* de Purcell. Elle devrait réitérer avec *Le Goût du faux et autres chansons*, au vu de l'accueil on ne peut plus enthousiaste réservé à son spectacle lors des premières représentations.

Esprits (trop) rationnels s'abstenir. *Le Goût du faux* est encore plus irracontable que ne l'était *Le Crocodile*. Ce que l'on peut dire tout de même, c'est que trois « histoires » principales s'y mêlent, ou plutôt s'y juxtaposent.

Où il est question, d'abord, d'un tableau hollandais du XVII^e siècle, représentant un homme jouant de la viole de gambe et un autre du

clavecin ou du virginal, en compagnie d'une jeune chanteuse et d'un mystérieux individu dont on ne sait s'il sort ou entre dans le cadre, et tenant dans la main un non moins mystérieux objet de forme ronde (les amateurs de jeux pourront s'amuser à chercher si ce tableau existe réellement).

Scarabée rouge

L'on suit ensuite les (més)aventures d'un écrivain plutôt en panne mais néanmoins sybarite, qui reçoit chez lui, autour d'un bon plat mijoté en direct sur le plateau du théâtre, sa sœur et le nouveau petit ami de celle-ci, de retour des Etats-Unis. Fan d'Elvis Presley, le petit ami, qui est documentariste, souhaite réaliser un film sur un lac sibérien au fond duquel vivrait le Léviathan, en chair et en os, si l'on peut dire. L'écrivain lui fait remarquer que le Léviathan est un mythe, et qu'un mythe n'est pas fait pour être trouvé, provoquant l'incompréhension courroucée de son interlocuteur.

Le troisième fil rouge du spectacle met en scène deux cosmonautes russes en mission dans l'espace, et communiquant avec la planète Terre, via la télévision, un soir de réveillon de 31 décembre. A partir de là partent bien d'autres rhizomes, selon le mot cher au philosophe Gilles Deleuze. Ce n'est

Des moments provoquent un rire irrésistible, à l'image de cette parodie « low tech » du film « Gravity »

pas tant les histoires racontées qui comptent ici (quoique), que la manière dont Jeanne Candé, avec ses excellents interprètes, co-auteurs du spectacle, invente une poésie de plateau à la fois absurde et drôle, dans la lignée de celle du grand metteur en scène suisse Christoph Marthaler. La jeune femme a un vrai talent pour créer des bulles d'air, de vide, des situations surréalistes qui font déraiper une réalité devenue décidément trop triviale et pragmatique.

Cela donne des moments qui provoquent un rire irrésistible, à l'image de cette parodie « low-tech » du film *Gravity*, bricolée avec les moyens du théâtre, à savoir une petite station spatiale pliante style jeu d'enfant et... des corps dans l'espace. Et d'autres étranges, comme quand un scarabée rouge s'échappe du fameux tableau hollandais, évoquant les

nombreuses exégèses – celles de l'historien d'art Daniel Arasse notamment – sur la présence des mouches dans la peinture flamande, et l'amour du détail, que partage Jeanne Candé.

Alors petit à petit, dans le patchwork apparent et la foutraquerie jamais gratuite, *Le Goût du faux et autres chansons* finit par prendre tout son sens, s'interrogeant, à sa façon aérienne et gracieuse, sur la création, le faux et le vrai, le mentir-vrai de l'art et les vraies fausses valeurs artistiques de notre époque. Son élégance est de le faire avec autant de fantaisie que d'émotion délicatement retenue. Jeanne Candé connaît la chanson. ■

FABIENNE DARGE

Le Goût du faux et autres chansons, par Jeanne Candé et sa compagnie La Vie brève. Festival d'automne, Théâtre de la Cité internationale, 17, bd Jourdan, Paris 14^e. Lundi, mardi, vendredi et samedi à 20 h 30, jeudi à 19 h 30, jusqu'au 13 décembre. Tél. : 01-43-13-50-50. De 7 € à 22 €. Durée : 2 heures. Puis tournée de février à avril 2015, au Théâtre Garonne de Toulouse, au Théâtre de Vanves (Hauts-de-Seine) et au Phénix-scène nationale de Valenciennes (Nord).

LIBERATION – 9 DECEMBRE 2014

Jeanne Candel rehausse «Le goût du faux» à Paris



Un spectacle imaginé et mis en scène par Jeanne Candel. (Photo Jean-Louis Fernandez)

AUSSITOT VU

«*Faire théâtre de tout*» : au Théâtre de la Cité internationale, à Paris, la formule d'Antoine Vitez retrouve une épatante pertinence. Dans *le Goût du faux et autres chansons*, spectacle imaginé et mis en scène par Jeanne Candel et la compagnie La Vie brève, le «tout» est tour à tour et simultanément un tableau flamand du XVII^e siècle, une pièce de musique baroque, un réveillon de Nouvel An dans une capsule spatiale, un déjeuner qui tourne mal... Déjà signataires d'une première pièce prometteuse (*Robert Plankett*) et d'un spectacle musical particulièrement réussi (*le Crocodile trompeur/Didon et Enée*), Jeanne Candel et sa troupe confirment ici dans une veine où les références - Marthaler, Pina Bausch - sont aussi discrètes que bien digérées et où le loufoque le dispute à l'élégance.

René SOLIS

«*Le Goût du faux et autres chansons*», ms de Jeanne Candel. Théâtre de la Cité internationale, 17, boulevard Jourdan, 75014. Dans le cadre du Festival d'automne. Jusqu'au 13 décembre. Rens : www.theatredelacite.com. Puis du 5 au 13 février au Théâtre Garonne de Toulouse (31), le 26 février au Théâtre de Vanves (92), les 9 et 10 avril au Phénix de Valenciennes (59).